

Entretien • Entretien • Entretien • Entretien



L'écrivain canadien Denis Thériault est venu en Grèce à l'occasion de la 15^{ème} Exposition Internationale du Livre à Thessalonique du 3 au 6 mai 2018. La littérature francophone a eu cette fois sa place d'honneur avec la participation d'un grand nombre d'éditeurs français et de plus de trente écrivains francophones, en collaboration, entre autres, avec les ambassades de France, de Suisse, de Belgique, du Canada, l'Institut Français de Grèce et de Thessalonique. C'est à cette occasion que nous avons eu l'intérêt et le plaisir de contacter l'écrivain canadien Denis Thériault, lauréat et connu partout dans le monde, traduit en grec dans les éditions Χαράμáδα. L'entretien que nous publions répond à notre ambition de propager aux lecteurs de notre revue la beauté et la poésie de son écriture.

Propos recueillis par Anastasia KORAKI

Qu'est-ce qui vous a mené à vous consacrer à l'écriture ? Y-a-t-il un rapport avec votre parcours universitaire en psychologie ?

Denis Thériault. Je suis un romancier tardif – j'ai publié mon premier roman à l'âge de 40 ans – mais j'ai toujours écrit. Pour le théâtre dans ma jeunesse. Puis pour le cinéma et la télévision, au Québec, en tant que scénariste, pendant la première partie de ma vie d'adulte. L'écriture romanesque est un choix de maturité qui fut motivé par un profond désir de liberté créatrice.

Ce qui m'a mené à me consacrer à l'écriture ? Les livres bien entendu, la lecture. Je me souviens de l'*Odyssée* d'Homère, que j'ai lu à un très jeune âge dans une version illustrée pour enfants, et aussi de Tintin. Chaque matin quand j'étais petit ma mère me lisait quelques pages d'un album de Tintin. C'est ainsi que j'ai appris à lire avant même d'aller à l'école. Aujourd'hui encore, *Tintin au Tibet*, l'œuvre la plus poétique d'Hergé, demeure à mes yeux le modèle absolu d'une histoire de fiction parfaitement construite. Homère et Hergé m'ont certainement inspiré le goût de l'écriture mais ce qui a vraiment déclenché ma passion fut une découverte que j'ai faite à l'âge de huit ou neuf ans. Il n'y avait qu'une seule librairie dans la petite ville minière où je suis né, et j'aimais entrer dans cet endroit mystérieux rempli à craquer de bouquins. Un jour que je fouinais dans les allées de cette librairie, je suis tombé sur ce roman sur la couverture duquel était représenté un énorme requin ouvrant sa vaste gueule comme pour me dévorer. C'était un gros livre d'environ 800 pages – un véritable défi de lecture pour le gamin que j'étais, et il était cher – environ 3\$, une fortune pour moi à l'époque. Mais je l'ai acheté quand même à cause de cette image sur la couverture qui me fascinait. Et la lecture de ce livre fut une extraordinaire expérience, une véritable révélation ! Ce livre, je l'ai dévoré avec autant de voracité que si

j'étais moi-même le requin de la couverture. Mais si vous croyez qu'il s'agissait du roman *Jaws*, vous faites erreur. L'auteur de ce roman s'appelait Jules Verne, et son titre était *20,000 lieues sous les mers*. Ce roman a fait de moi un lecteur passionné, et c'est sans doute ce qui a initié ma vocation d'auteur.

Bien qu'ayant fait des études universitaires en psychologie, je n'ai jamais eu l'ambition de pratiquer dans ce domaine. Je pressentais toutefois que les connaissances ainsi acquises me seraient utiles pour créer et structurer la psychologie des personnages qui me hantaient, ce qui s'est avéré. Il y a toujours une composante psychologique très forte dans ce que j'écris. Un personnage de psychologue apparaît d'ailleurs dans presque tous mes romans : ce personnage récurrent est une psychiatre nommée Justine Tao, à qui je m'identifie d'une certaine façon.

Il flotte dans vos œuvres un air de voyage, d'exotisme, de rêve. Où puisez-vous vos thèmes d'inspiration ?

Mon inspiration me vient surtout de mes rêves. Mes personnages sont presque toujours des rêveurs – non pas des personnes passives mais des rêveurs éveillés, actifs, qui s'impliquent dans leurs rêves et n'hésitent pas à aller jusqu'au bout afin de protéger leurs mondes imaginaires merveilleux. Quand on me demande de définir mes personnages, je dis qu'ils sont des guerriers poétiques. Les rêves prennent toujours beaucoup d'importance dans ce que j'écris. C'est particulièrement vrai dans le cas de *L'iguane*, où le rêve est au cœur du récit de même qu'à son origine. Pendant des années, j'ai écrit un journal intime de mes rêves. Quand je me réveillais la nuit après un rêve particulièrement étonnant, je m'empressais de l'écrire dans mon journal avant qu'il ne s'évapore. C'est ainsi, en 1987 (d'après mon journal), que j'ai fait ce rêve déconcertant : je coulais dans la mer. Lentement, calmement, je m'enfon-

çais dans les profondeurs de l'océan tandis que des myriades de petits poissons me mangeaient, dévorant doucement ma chair comme de gentils piranhas (quiconque a lu *L'iguane* reconnaîtra la transposition de ce rêve dans un des chapitres clés du roman). Ainsi donc, en 1987, j'ai noté ce rêve dans mon journal, puis je l'ai oublié pendant de longues années. À la fin des années 90, alors que je planifiais la création d'un roman dont l'action se déroulerait sur les plages de la côte nord du fleuve Saint-Laurent, j'ai relu certains passages anciens de mon journal, et je suis retombé sur ce rêve aquatique. J'ai su alors qu'il était essentiel, que j'avais besoin de ce rêve pour mon roman, et qu'il deviendrait le cœur de mon histoire. C'est de ce rêve que le personnage de Luc Bezeau est né, dans ce rêve qu'il trouve son origine et que s'inscrit son destin. Ce rêve est en fait la matrice du roman.

Dans le cas du *Facteur émotif*, ce fut différent. L'inspiration de ce roman m'est venu d'un incident fortuit survenu il y a plusieurs années. Un jour, alors que je vérifiais mon courrier après le passage quotidien du facteur, j'ai trouvé une enveloppe dont un coin était descellé, comme si quelqu'un avait tenté de l'ouvrir. C'est ce détail qui a déclenché le processus créatif. J'ai immédiatement imaginé le personnage principal de ce qui allait devenir un roman : un facteur in-

discret qui apportait certaines lettres personnelles chez lui après ses rondes et les ouvrait à la vapeur ; les lisant avec curiosité, il en faisait ensuite des copies pour ses archives personnelles puis les livrait le lendemain à leurs destinataires légitimes – ni vu, ni connu. Bilodo était né, et son histoire s'est formée rapidement dans mon esprit ensuite.

Vous avez choisi comme langue d'écriture le français. En tant que Canadien, ne sentez-vous pas menacé par la prédominance de l'anglais chez les éditeurs ?

Je n'ai pas choisi la langue française. C'est ma langue maternelle ainsi que celle de 75% des habitants du Québec, la seule province francophone du Canada, un pays officiellement bilingue (qui se trouve en fait anglophone à 80%). L'anglais est omniprésent ici, non seulement parce que c'est la langue dominante en Amérique du Nord mais aussi pour des raisons historiques. Découvert et colonisé par la France en 1534, le Canada a été conquis en 1766 par l'Angleterre. Pendant les deux cent années suivantes, nous avons fait partie de l'empire britannique, et le simple fait que la langue française eut survécu au Québec pendant tout ce temps en dépit de multiples tentatives d'assimilation est remarquable en soi. Ce réflexe de survie culturelle nous a en quelque sorte « blindés » contre l'assimilation

PRENEZ LA BONNE DIRECTION AVEC Destination DEL F



PRÉPARATION AU DEL F SCOLAIRE ET JUNIOR



Distributeur

Polyglot Bookstore, Akadimias 84, 10678, Athènes
Tel.:2103300455, Fax. 2103300440, facebook: polyglot
e-mail: polyglotbookstore@gmail.com, www.polyglotbooks.gr

CIDEB

anglophone. Plutôt que de se laisser assimiler par la langue anglaise, le Québécois a eu le réflexe étonnant d'assimiler l'anglais dans sa façon particulière de parler français. Notre français « québécois » a intégré une quantité de mots et d'expressions anglaises – la syntaxe elle-même s'en trouve modifiée. En fait, nous conjugons volontiers en français certains verbes anglais. Cette adaptation culturelle forcée nous a si bien servi que nous ne percevons plus vraiment l'anglais comme une menace.

Dans l'univers éditorial, c'est évidemment un problème. L'ordre littéraire mondial est anglophone, ce qui impose de sérieuses limitations aux auteurs s'exprimant dans tout autre langue. Heureusement, il reste le recours à la traduction. Dans mon cas, ce fut salutaire. Le Canada étant officiellement un pays bilingue, mes romans ont été traduits en anglais assez facilement, ce qui leur a ouvert les portes de l'univers anglophone puis ensuite du monde entier.

Il n'en reste pas moins que le choix de continuer d'écrire en français est pratiquement une prise de position politique en faveur de la diversité culturelle. Je trouve dommage que le milieu littéraire français tarde tant à reconnaître la valeur de cet engagement.

Publié d'abord au Québec, il semble, pourtant, que ce sont les lecteurs du Vieux Continent qui vous rendent le plus grand hommage. Est-ce vrai ?



Il faut croire que oui. Sans être complètement ignoré au Canada, je reste peu connu, peu lu. Mais il faut dire que c'est aussi le cas en France : je suis peu lu dans l'Hexagone. Je crois que c'est à cause de ma manière plutôt anglo-saxonne d'envisager l'écriture et de structurer mes histoires.

Quoi qu'il en soit, la vaste majorité de mes lecteurs se trouve hors Québec et hors France. Je suis lu un peu partout en Europe, et aussi en Asie. Je suis maintenant publié dans une vingtaine de langues, un privilège que j'apprécie à sa juste mesure. Tout auteur sérieux devrait pouvoir bénéficier des mêmes opportunités, mais c'est rarement le cas, j'en suis conscient.

En général êtes-vous concerné par la critique littéraire? Influence-t-elle vos choix, vos projets ?

J'ai envie de poser la question en ces termes : la critique littéraire existe-t-elle encore vraiment ? En France, oui, sans doute, mais ce n'est plus aussi vrai au Québec où les journaux francophones tendent à disparaître, tués par le Web. De nos jours, c'est l'opinion des bloggeurs qui compte, et leur influence s'élargit sans cesse – ce qui n'est pas nécessairement une mauvaise chose. Personnellement, j'ai sou-

vent été soutenu par les bloggeurs contre la critique officielle. J'aime bien les bloggeurs, ces nouveaux critiques du 21^{ème} siècle.

D'une manière générale, j'essaie de ne pas me laisser influencer par la critique. Bien entendu, je tiens compte des commentaires et des observations que me font mes éditeurs ou mes conseillers, mais sinon j'essaie de suivre mon propre instinct, et d'écrire des romans qui échappent aux modes, au passage du temps. Écrire des livres qui conserveront leur sens dans 25 ou 50 ans : telle est mon ambition.

Votre roman, Le Facteur émotif (2005), couronné du Prix littéraire Canada-Japon, a été récemment suivi par une nouvelle œuvre, La Fiancée du facteur (2016)... Y a-t-il une évolution dans ce choix, au niveau de l'écriture ?

Il y a une évolution, mais elle ne se situe pas tant au niveau de l'écriture qu'au niveau formel.



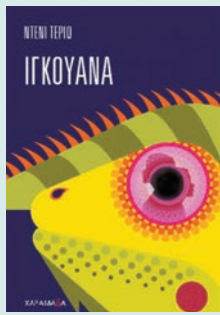
La fiancée du facteur n'est pas vraiment une suite mais plutôt un roman miroir du *Facteur émotif*.

Quand j'ai écrit *Le facteur émotif*, je n'avais pas l'intention d'écrire une suite. Je pensais que la fin du roman était la seule possible, et elle me paraissait parfaitement satisfaisante ; je ne trouvais rien à y ajouter. Mais au fil des ans, et à la demande ré-

pétée de certains lecteurs ainsi que de mes éditeurs, j'ai commencé à me demander à quoi pourrait bien ressembler une telle suite. Encore une fois, mon imagination fut déclenchée : petit à petit, une histoire a pris forme dans mon esprit, et c'est ainsi que *La fiancée* est née. À vrai dire, cette femme existait déjà dans le premier roman, mais elle y jouait un rôle discret : il s'agit de Tania, la jeune serveuse du restaurant que fréquente quotidiennement Bilodo, notre facteur émotif. Ce personnage secondaire m'a semblé avoir assez de potentiel pour mériter d'être plus amplement développé, et Tania est devenue ainsi l'héroïne de sa propre histoire. *La fiancée du facteur*, c'est le regard que pose Tania sur les aventures de Bilodo ; c'est son point de vue « de l'autre côté du comptoir », pourrait-on dire.

Le Facteur émotif et Liguane ont récemment été traduits en grec ; il existe dans notre pays une prédilection pour la francophonie, ce qui se voit tout particulièrement dans les domaines éducatif et culturel : par exemple, l'Association des professeurs de français de formation universitaire de Grèce vient d'entamer un partenariat culturel avec l'Ambassade du Canada. Qu'en pensez-vous ?

C'était déjà mon deuxième voyage en Grèce, et j'ai été surpris de constater que le français était effectivement une langue appréciée et pratiquée en Grèce. Ma co-éditrice,



Maria Christou, parle un français très pur : c'est elle qui a lu *Le facteur émotif* et choisi de le publier. Mon co-éditeur, Nektarios Lampropoulos, comprend et parle cette langue beaucoup mieux qu'il ne veut l'avouer. Quant à mes traductrices, Irini Papakyriakou et Maria Christidou, elles sont évidemment francophiles. Mais j'ai rencontré plusieurs autres personnes qui parlaient cette langue, et l'aimaient. Je suis content que de nouveaux liens tendent à se créer entre la Grèce et le Canada, et sincèrement heureux d'y participer dans la mesure de mes humbles moyens. D'ailleurs mon prénom, Denis, n'est-il pas dérivé de Dionysos ? Clairement, il y a un fond grec en moi.



Athènes :

Capitale mondiale du Livre en 2018

Le 14 septembre 2016 l'UNESCO a nommé Athènes « La Capitale mondiale du Livre en 2018 ». Durant douze mois, à partir du 23 avril 2018, Journée mondiale du Livre et du Droit d'Auteur (en mémoire de la date de décès des grands auteurs William Shakespeare, Miguel de Cervantès et Inca Garcilaso de la Vega), Athènes célèbre le livre, la culture et la créativité. Le programme, disponible sur le site <https://athens2018.gr> (en grec et en anglais), est dédié bien sûr au livre, mais aussi aux arts, au théâtre, à la musique et au cinéma, célébrant l'évolution de la pensée visionnaire et la créativité. Sous le moto « Athènes 2018 – Les livres partout », plus de 200 événements prennent des formes variées (discussions ouvertes, ateliers, projections, expositions, promenades...) afin de promouvoir le dialogue et la création littéraire en faveur de l'ensemble des habitants et des visiteurs.

Le 23 avril 2018, un événement de lancement officiel d'« Athènes Capitale mondiale du Livre 2018 » a eu lieu tout au long de l'avenue piétonne Dionysiou Areopagitou, avec la participation de l'orchestre de la ville d'Athènes, du groupe de danse « Athens Lindy Hop », de la bande de musique jazz « Athens Big Band » et des groupes théâtrales « Batuka Parade » et « Athens circus festival ».

Selon le Maire d'Athènes M. Georgios Kaminis, « Le titre décerné par l'UNESCO est une chance pour le développement culturel de la ville. C'est, en même temps, une occasion pour tous de travailler ensemble à la promotion du livre et de la lecture, de participer et de profiter de l'expression culturelle classique et moderne qui fleurit partout en ville. Nous prévoyons de faire découvrir au monde la force créative d'Athènes ! »

Le public est invité à partager tout un programme qui vise à rendre Athènes, Capitale mondiale du Livre, un lieu de découverte, de création et de vie.

Gheorghios LAZARIDIS

Hommage au Nouveau Roman Noir



Dans le cadre de la **Capitale Mondiale du Livre Athènes 2018**, les *Éditions Agra*, les *Éditions de Eikostos Protos* et la librairie IANOS, en collaboration avec l'Institut Français de Grèce et la Fondation Hellénique de Culture ont organisé le 7 mai 2018 un Hommage au Nouveau Roman Noir, avec la présence de trois célèbres auteurs français, Caryl Férey, Hervé Le Corre et Jean-Bernard Pouy, et en discussion avec Spyros Yiannaras (auteur-traducteur), Thanassis Minas (journaliste-animateur radio) et Stavros Petsopoulos (éditeur/éditions Agra).

Les trois auteurs français, en parlant de leurs propres œuvres, ont participé au débat sur la grande évolution du Nouveau Roman Noir les derniers 20 ans et sa relation forte avec la langue française et le style d'expression écrite libéré.

Caryl Férey, reconnu comme un des représentants les plus importants du roman policier et noir, avec plusieurs prix littéraires, a présenté en bref ses trois derniers romans, *Mapuche* (2016), *Condor* (2017) et *Plus jamais seul* (2018). Il a expliqué qu'il ne répète pas les mêmes caractères et les mêmes lieux, mais il préfère les changements totaux, car les centres de son intérêt sont l'explosion du caractère humain, les opprimés, les femmes, la beauté du monde. Ses livres en général se déroulent dans le monde entier ; en évitant la France qu'il considère très petite il préfère parcourir l'Europe.

Hervé Le Corre, aussi reconnu comme un des représentants les plus importants du roman policier, avec une sé-